Médiévales

Langues, Textes, Histoire

65 | automne 2013

Le couple dans le monde franc

Didier PANFILI, *Aristocraties méridionales. Toulousain-Quercy, XI^e-XII^e siècles*

Rennes, Presses Universitaires de Rennes, « Histoire », 2010, 460 p.

Fanny Madeline

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/medievales/7158>

DOI : 10.4000/medievales.7158

ISSN : 1777-5892

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2013

Pagination : 208-210

ISBN : 978-2-84292-396-9

ISSN : 0751-2708

Référence électronique

Fanny Madeline, « Didier PANFILI, *Aristocraties méridionales. Toulousain-Quercy, XI^e-XII^e siècles* », *Médiévales* [En ligne], 65 | automne 2013, mis en ligne le 20 janvier 2014, consulté le 22 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/medievales/7158> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/medievales.7158>

Ce document a été généré automatiquement le 22 avril 2022.

Tous droits réservés

Didier PANFILI, *Aristocraties méridionales. Toulousain-Quercy, XI^e-XII^e siècles*

Rennes, Presses Universitaires de Rennes, « Histoire », 2010, 460 p.

Fanny Madeline

RÉFÉRENCE

Rennes, Presses Universitaires de Rennes, « Histoire », 2010, 460 p.

- 1 Ce livre issu d'une thèse soutenue à Toulouse en 2008 sous la direction de Mireille Mousnier, qui en signe la préface, se présente comme l'étude renouvelée par des approches sociologiques et anthropologiques de la transformation, entre le XI^e et le XII^e siècle, du groupe dominant d'une région marginale de l'Europe occidentale, que l'auteur qualifie « d'aristocratie sans panache ». Le bas Quercy et le haut Toulousain constituent alors un espace aux marges de plusieurs principautés territoriales (le duché d'Aquitaine, le comté de Toulouse, le Languedoc des Trencavel puis le comté de Barcelone) qui contribuèrent à en faire un espace traversé par de nombreux conflits. Cette position marginale, qui en faisait un espace certes instable, mais aussi à la croisée de multiples influences, est sans doute l'aspect le plus sous-exploité de l'ouvrage. De fait, l'auteur s'est profondément inspiré du renouvellement historiographique porté par les travaux sur la féodalité méridionale, comme l'indique le titre de l'ouvrage. Cet apport, qui donne un regard neuf et éclairant sur cet espace longtemps négligé, contribue aussi, d'une certaine manière, à biaiser le regard en le « méridionalisant ». La faute aux sources d'une certaine manière, puisque, comme le rappelle l'auteur, l'essentiel de la documentation provient de fonds ecclésiastiques, et que les monastères ont mené une politique de purge des archives après le départ des Aquitains « pour faire oublier la période de "collaboration" devenue honteuse » (p. 29).

- 2 Mais l'essentiel n'est pas là. En effet, alors que le champ des études sur l'aristocratie au Moyen Âge était considéré comme « saturé » dans les années 90, le livre de Didier Panfili est une belle illustration, sur un cas régional, de la manière dont les travaux d'historiens (comme ceux de R. Le Jan, M. Bourin, B. Cursente, A. Guerreau, J. Morsel, etc.) ont su renouveler la compréhension des mécanismes de domination, d'alliance et de croyance au Moyen Âge. La structure du livre le dit bien. Plutôt que de chercher à montrer les différents âges et les ruptures qui les accompagnent – qui sont bien plus souvent autant le reflet de la structure documentaire que des tendances sociales –, l'auteur construit son livre autour de l'étude d'invariants anthropologiques dont il montre l'évolution propre : après un chapitre introductif sur le contexte politique, « L'aristocratie dans la tourmente », quatre chapitres de longueur inégale se succèdent : « Désigner », « S'allier », « Manifester sa foi » et « Dominer ». À chaque fois – et c'est une chose suffisamment rare pour être soulignée –, les comportements aristocratiques sont envisagés du point de vue des stratégies masculines mais aussi féminines, dont l'auteur a tenté de restituer toute leur complexité envers et malgré l'indifférence et les silences de la documentation.
- 3 La révolution anthroponymique en Quercy et haut Toulousain commence donc vers 1030. La référence au père, à l'ancêtre, puis, de manière de plus en plus prépondérante à partir de la seconde moitié du XII^e siècle, au lieu de résidence, vient s'ajouter au nom unique. Ils sont le signe de l'existence d'une conscience nobiliaire qui se caractérise aussi par l'usage de qualificatifs honorifiques, *nobilis*, *dominus*, *senior* ou encore, dans les actes en langue vernaculaire, *En*, *An* ou *Na* pour les femmes. L'étude précise du vocabulaire des quelque 2 500 actes recensés et étudiés a également permis de faire ressortir l'organisation de la parenté, qui se caractérise par un contrôle parental étroit des alliances matrimoniales et de la nuptialité. Elles sont en effet l'objet d'un fort enjeu économique, par les transferts patrimoniaux qu'elles produisent. Or, dans un espace où « le partage égalitaire demeure la pratique quasi exclusive tout au long de la période étudiée » (p. 182), préserver l'intégrité des patrimoines immobiliers entre les mains des mâles constitue une préoccupation centrale des lignées. Elle explique la fréquence du redoublement des alliances. Ce contrôle sur les transferts de biens, s'il vise à protéger la famille contre la multiplication de donations individuelles, a aussi favorisé les échanges avec les établissements religieux (retraits lignagers et *laudatio parentum*). Les modes d'alliance au sein du groupe ne sont pas seulement d'ordre matrimonial, ils peuvent être également d'ordre féodal : concession d'un fief, coseigneurie, « amitié », celles-ci redoublant souvent celles-là. Dans cette région, la féodalité a un rôle plus ou moins structurant selon le niveau de l'aristocratie. En effet, « le fief ne semble pas être un moteur fondamental dans les relations qu'entretiennent entre eux les aristocrates des strates inférieures » (p. 222), il reste un mode d'alliance principalement hiérarchique ne s'échangeant que très rarement entre pairs.
- 4 La question des rapports avec l'Église dans cette région fortement imprégnée par le catharisme et le valdéisme prend une dimension conflictuelle à partir de la seconde moitié du XII^e siècle. Alors que les deux principales stratégies aristocratiques pour obtenir le salut – l'abandon de biens et la prise d'habit – sont conformes aux prescriptions ecclésiales, la diffusion du catharisme s'explique surtout par l'existence de réseaux de fidélités, notamment autour de trois *castra* : Castelsarrasin, Corbarieu et Villemur. À quoi s'ajoute l'absence d'un véritable monachisme féminin dans la région, ainsi que la tradition méridionale ancienne de vie consacrée sans clôture et l'exclusion

des femmes de la prédication pour comprendre le rôle des femmes comme puissants vecteurs de l'hérésie.

- 5 Dans le dernier chapitre consacré aux formes du *dominium*, quatre aspects sont développés : le contrôle de la terre, l'encellulement, l'exercice de la justice et le prélèvement de la rente. Si le maillage castral est bien en place au XII^e siècle, il n'en reste pas moins très mouvant : déplacements, dédoublements, abandons, créations éphémères caractérisent en effet le quadrillage aristocratique qui semble dépassé par l'ampleur du mouvement des regroupements de population en villeneuves et castelnaux. « Les opérations de peuplement révèlent en effet une faible participation de l'aristocratie locale au mouvement et reflètent, elles aussi, leur étroite marge de manœuvre » (p. 314). À l'aide d'études archéologiques finement exploitées, l'auteur observe deux tendances qui s'accroissent à partir de 1130 : tandis que la haute aristocratie laïque et ecclésiastique est en mesure d'exercer un contrôle en regroupant les populations, la petite aristocratie favorisa au contraire la dispersion des populations comme mode de résistance et d'affirmation de leur propre *dominium*, au niveau local. Cette région se caractérise également par une coercition moins visible qu'ailleurs, les informations sur les prélèvements, l'exercice du ban et l'absence de corvées étant d'une grande rareté. Les serfs n'en constituent pas moins un instrument d'affirmation sociale. Mais à partir de 1130, le développement de la coseigneurie et la restitution des dîmes aux églises contribuent à accroître la pression seigneuriale et les tensions au sein de l'aristocratie, opposant plus nettement les petits seigneurs incapables de retenir leurs tenanciers aux grands établissements et au comte, capables de doter leur *castra* de franchises. Il ressort de cette étude l'image d'une aristocratie locale peu entreprenante et incapable de construire une entité forte face à la puissance monastique et comtale.
- 6 La démonstration est claire et le texte est souvent ponctué de cartes, de tableaux généalogiques, de schémas qui permettent de suivre et de localiser les phénomènes complexes sans être perdu entre les multiples toponymes et homonymes d'une même lignée. On regrettera le parti pris de renvois bibliographiques un peu complexe, visant manifestement à gagner de la place, qui présente le désavantage de ne pas donner accès à l'érudition mobilisée pour la réalisation de cette étude, tandis que des coupes sans doute de dernière minute ont rendu caducs certains renvois dont la référence a tout bonnement disparu.